

Chapitre I

Il était professeur au Johannæum, et faisait un cours de minéralogie pendant lequel il se mettait régulièrement en colère une fois ou deux. Non point qu'il se préoccupât d'avoir des élèves assidus à ses leçons, ni du degré d'attention qu'ils lui accordaient, ni du succès qu'ils pouvaient obtenir par la suite ; ces détails ne l'inquiétaient guère. Il professait « subjectivement », suivant une expression de la philosophie allemande, pour lui et non pour les autres. C'était un savant égoïste, un puits de science dont la poulie grinçait quand on en voulait tirer quelque chose : en un mot, un avare.

Il y a quelques professeurs de ce genre en Allemagne.

Mon oncle, malheureusement, ne jouissait pas d'une extrême facilité de prononciation, sinon dans l'intimité, au moins quand il parlait en public, et c'est un défaut regrettable chez un orateur. En effet, dans ses démonstrations au Johannæum, souvent le professeur s'arrêtait court ; il luttait contre un mot récalcitrant qui ne voulait pas glisser entre ses lèvres, un de ces mots qui résistent, se gonflent et finissent par sortir sous la forme peu scientifique d'un juron. De là, grande colère.

Or, il y a en minéralogie bien des dénominations semi-grecques, semi-latines, difficiles à prononcer, de ces rudes appellations qui écorcheraient les lèvres d'un poète. Je ne veux pas dire du mal de cette science. Loin de moi. Mais lorsqu'on se trouve en présence des cristallisations rhomboédriques, des résines rétinaspalthes, des ghélénites, des fangasites, des molybdates de plomb, des tungstates de manganèse et des titaniates de zircône, il est permis à la langue la plus adroite de fourcher.

Donc, dans la ville, on connaissait cette pardonnaible infirmité de mon oncle, et on en abusait, et on l'attendait aux passages dangereux, et il se mettait en fureur, et l'on riait, ce qui n'est pas de bon goût, même pour des Allemands. Et s'il y avait donc toujours grande affluence d'auditeurs aux cours de Lidenbrock, combien les suivaient assidûment qui venaient surtout pour se déridier aux belles colères du professeur !

Chapitre XXII

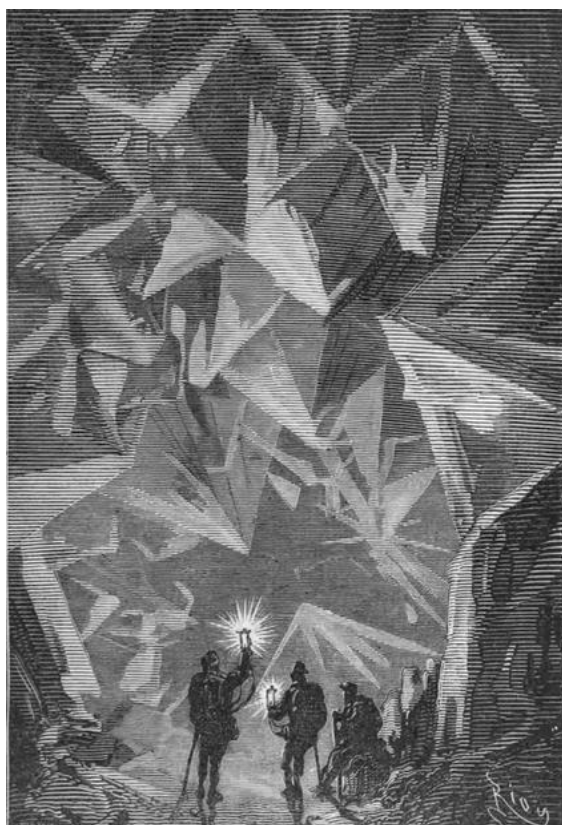
À mesure que nous descendions, la succession des couches composant le terrain primitif apparaissait avec plus de netteté. La science géologique considère ce terrain primitif comme la base de l'écorce minérale, et elle a reconnu qu'il se compose de trois couches différentes, les schistes, les gneiss, les micaschistes, reposant sur cette roche inébranlable qu'on appelle le granit.

Or, jamais minéralogistes ne s'étaient rencontrés dans des circonstances aussi merveilleuses pour étudier la nature sur place. Ce que la sonde, machine inintelligente et brutale, ne pouvait rapporter à la surface du globe de sa texture interne, nous allions l'étudier de nos yeux, le toucher de nos mains.

À travers l'étage des schistes, colorés de belles nuances vertes, serpentaient des filons métalliques de cuivre, de manganèse avec quelques traces de platine et d'or. Je songeais à ces richesses enfouies dans les entrailles du globe et dont l'avidité humaine n'aura jamais la jouissance ! Ces trésors, les bouleversements des premiers jours les ont enterrés à de telles profondeurs, que ni la pioche ni le pic ne sauront les arracher à leur tombeau.

Aux schistes succédèrent les gneiss, d'une structure stratiforme, remarquables par la régularité et le parallélisme de leurs feuillettes, puis les micaschistes disposés en grandes lamelles rehaussées à l'œil par les scintillations du mica blanc.

La lumière des appareils, répercutée par les petites facettes de la masse rocheuse, croisait ses jets de feu sous tous les angles, et je m'imaginai voyager à travers un diamant creux, dans lequel les rayons se brisaient en mille éblouissements.



Chapitre XXXII

Je prends la lunette et j'examine la mer. Elle est déserte. Sans doute nous sommes encore trop rapprochés des côtes. Je regarde dans les airs. Pourquoi quelques-uns de ces oiseaux reconstruits par l'immortel Cuvier ne battaient-ils pas de leurs ailes ces lourdes couches atmosphériques ? Les poissons leur fourniraient une suffisante nourriture. J'observe l'espace, mais les airs sont inhabités comme les rivages.

Cependant mon imagination m'emporte dans les merveilleuses hypothèses de la paléontologie. Je rêve tout éveillé. Je crois voir à la surface des eaux ces énormes Chersites, ces tortues antédiluviennes, semblables à des îlots flottants. Il me semble que sur les grèves assombries passent les grands mammifères des premiers jours, le Leptotherium, trouvé dans les cavernes du Brésil, le Mericotherium, venu des régions glacées de la Sibérie. Plus loin, le pachyderme Lophiodon, ce tapir gigantesque, se cache derrière les rocs, prêt à disputer sa proie à l'Anoplotherium, animal étrange, qui tient du rhinocéros, du cheval, de l'hippopotame et du chameau, comme si le Créateur, pressé aux premières heures du monde, eût réuni plusieurs animaux en un seul. Le Mastodonte géant fait tourner sa trompe et broie sous ses défenses les rochers du rivage, tandis que le Megatherium, arc-bouté sur ses énormes pattes, fouille la terre en éveillant par ses rugissements l'écho des granits sonores. Plus haut, le Protopithèque, le premier singe apparu à la surface du globe, gravit les cimes ardues. Plus haut encore, le Ptérodactyle, à la main ailée, glisse comme une large chauve-souris sur l'air comprimé. Enfin, dans les dernières couches, des oiseaux immenses, plus puissants que le casoar, plus grands que l'autruche, déploient leurs vastes ailes et vont donner de la tête contre la paroi de la voûte granitique.

Tout ce monde fossile renaît dans mon imagination. Je me reporte aux époques bibliques de la création, bien avant la naissance de l'homme, lorsque la terre incomplète ne pouvait lui suffire encore. Mon rêve alors devance l'apparition des êtres animés. Les mammifères disparaissent, puis les oiseaux, puis les reptiles de l'époque secondaire, et enfin les poissons, les crustacés, les mollusques, les articulés. Les zoophytes de la période de transition retournent au néant à leur tour. Toute la vie de la terre se résume en moi, et mon cœur est seul à battre dans ce monde dépeuplé. Il n'y plus de saisons ; il n'y a plus de climats ; la chaleur propre du globe s'accroît sans cesse et neutralise celle de l'astre radieux. La végétation s'exagère. Je passe comme une ombre au milieu des fougères arborescentes, foulant de mon pas incertain les marnes irisées et les grès bigarrés du sol ; je m'appuie au tronc des conifères immenses ; je me couche à l'ombre des Sphenophylles, des Asterophylles et des Lycopodes hauts de cent pieds. Les siècles s'écourent comme des jours ! Je remonte la série des transformations terrestres. Les plantes disparaissent ; les roches granitiques perdent leur dureté ; l'état liquide va remplacer l'état solide sous l'action d'une chaleur plus intense ; les eaux courent à la surface du globe ; elles bouillonnent, elles se volatilisent ; les vapeurs enveloppent la terre, qui peu à peu ne forme plus qu'une masse gazeuse, portée au rouge blanc, grosse comme le soleil et brillante comme lui !

Au centre de cette nébuleuse, quatorze cent mille fois plus considérable que ce globe qu'elle va former un jour, je suis entraîné dans les espaces planétaires ! Mon corps se subtilise, se sublime à son tour et se mélange comme un atome impondérable à ces immenses vapeurs qui tracent dans l'infini leur orbite enflammée !

Quel rêve ! Où m'emporte-t-il ? Ma main fiévreuse en jette sur le papier les étranges détails. J'ai tout oublié, et le professeur, et le guide, et le radeau ! Une hallucination s'est emparée de mon esprit...

« Qu'as-tu ? » dit mon oncle.

Mes yeux tout ouverts se fixent sur lui sans le voir.

« Prends garde, Axel, tu vas tomber à la mer ! »

Jules Verne vu par JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLEZIO, Paris Match, 2008.

On a fait parfois le portrait de Jules Verne en homme casanier, menant une vie studieuse et sans surprise avec sa femme, Honorine, dans sa maison du boulevard Longueville à Amiens. S'il est vrai qu'il n'a pas été un aventurier à la manière de Rimbaud ou d'Henri de Monfreid, Jules Verne a tout de même couru le monde, de la Suède jusqu'à l'Amérique, et il a passé des années à naviguer sur son yacht, le «Saint-Michel», sur l'Atlantique et en Méditerranée, jusqu'à ce qu'un «attentat» – dont il parle avec pudeur comme d'un accident – commis par son neveu le laisse boiteux et dans l'impossibilité de continuer.

Pourtant son véritable voyage, c'est par l'écriture qu'il l'accomplit. Ses romans ne sont pas les relations d'un curieux en quête d'un dépaysement, ni les divagations d'un amateur d'exotisme. Ils sont de véritables explorations du monde, par lesquelles il instille dans l'esprit de ses lecteurs l'enthousiasme que lui inspirent toutes les richesses et les émotions de l'existence.

On dit aujourd'hui que cette littérature a définitivement été détrônée par le cinéma et la télévision. C'est se tromper absolument sur le sens des romans de Jules Verne, ne voir en eux que le récit d'aventures, le côté documentaire. La force de ses romans est faite de magie. Elle transporte des images, des sensations, des courants qui nous emportent à la manière des mythes. Proust mentionne, dans *A la recherche du temps perdu*, l'air grave d'un enfant en train de lire Jules Verne. C'est que le pouvoir des mots dans ces romans dépasse le simple goût du délasserment. Nous sommes entraînés malgré nous dans un tourbillon de formes, d'idées, comme dans les pages d'un vaste dictionnaire qui se mettraient en mouvement.

Lisez, relisez les pages de *Vingt mille lieues sous les mers*, la découverte des profondeurs de l'océan, les forêts de corail où le capitaine Nemo enterre ses fidèles compagnons, la solitude implacable dans laquelle ce monde du dessous, silencieux et puissant, presse sur nos tempes et nous étourdit comme si nous étions sur une autre planète. Laissez-vous aller aux navigations, aux cavalcades et aux trains à vapeur qui emportent Phileas Fogg à travers le vaste monde, pour le simple enjeu d'un pari, en compagnie de l'incroyable Passepartout. Partagez sa palpitation quand il aperçoit la belle Aouda dans un palais de l'Inde et qu'il l'arrache au bûcher pour en faire sa femme – car seul un Anglais pouvait alors oser un tel amour ! Pénétrez dans la forêt géante du cœur de l'Afrique, découvrez au loin, comme dans un rêve, la chimère de la Ville noire, ou du Village aérien. Voyagez sur les mots, sur les phrases musicales, voyant glisser au-dessous de vous le tapis de la terre, du haut de la nacelle du ballon «Victoria», en compagnie du savant Dr Fergusson. Remontez vers les sources du Nil, jusqu'aux montagnes de la Lune, comme vers le pays mythique d'où émergea l'ancêtre de l'humanité. Parcourez avec Mathias Sandorf la steppe glacée de la Sibérie, un immense champ de bataille où s'opposent à chaque instant la plus haute tradition chrétienne et la violence des peuples nomades. Ecoutez le bruit sinistre des glaces qui s'entrechoquent dans l'expédition de la «Jeune hardie» au Groenland, suivez le capitaine Hatteras jusqu'au bout de sa folie, jusqu'au pôle Nord, à cette île de la Reine où s'ouvre la bouche du volcan qui conduit au centre de la Terre. Assistez, depuis la côte des Balkans, au combat que le pirate Sacratif livre à l'armée de sous-marins électriques dans «L'archipel en feu», découvrez aux côtés de Cyrus Smith le rivage grimaçant de «L'île mystérieuse», l'entrée vers une vie nouvelle. Rêvez à une île où tout serait idéal, réinventé, comme dans «Seconde patrie». Car la grandeur de cette œuvre, sa marque de génie, est d'avoir construit un monde imaginaire où tous les éléments se répondent et s'enchaînent selon leur propre logique.

EXPO JULES VERNE - « Jules Verne en 80 jours » - Cité des sciences - cite-sciences.fr/jules_verne © CSI 2005
La légende de la science , Michel Meurger

Rencontre avec Michel Meurger, essayiste, spécialiste de l'imaginaire scientifique et technologique. Il est le directeur de la collection Scientifictions aux Éditions Encrage. Il nous livre ici de nombreuses clés pour comprendre Jules Verne, l'homme, l'œuvre et son temps. (...)

Que dire de la science-fiction chez Verne ?

Chez lui, la spéculation scientifique est généralement ouatée de prudence. Il ne faut pas oublier que Verne écrit avec un propos didactique. Il n'ajoute quelque chose que quand il est sûr du socle de science de son temps. Plusieurs exemples : il n'ajoute un homme du Tertiaire de grande taille, berger des Mastotondes, que dans la 2e édition de 1867 du Voyage au centre de la terre, et après que des pionniers comme Edouard Lartet ou Gabriel de Mortillet ont affermi les positions de la jeune préhistoire et que le concept d'un homme du Tertiaire ait paru gagner du terrain. En 1864, dans la première édition du Voyage au centre de la Terre, il n'était donc pas question pour Verne de lancer cette conjecture, parce qu'il n'avait pas assez d'éléments qui lui paraissaient l'autoriser. Voilà comment il travaillait. Un autre exemple. Dans un roman tardif qui s'intitule *Les Histoires* de Jean-Marie Cabidoulin ou *Le Serpent de mer*, de 1902, Verne décrit un phénomène insolite : comment un baleinier est entraîné jusqu'au pôle par une mystérieuse force marine.

Là, le romancier choisit clairement l'interprétation, faisant intervenir le connu, une vague séismique. Le capitaine et le médecin de bord s'opposent à l'interprétation superstitieuse et populaire défendue par un vieux tonnelier, Cabidoulin, qui attribue le phénomène à un monstre marin. Là, Verne est sévère. Tant que l'existence de monstres marins tels que le Serpent de mer n'est pas établie par les biologistes, je cite, « mieux vaut reléguer ce qu'on en rapporte au rang des légendes ». Finalement, la science-fiction (SF) n'est pas née d'un seul écrivain, que ce soit Verne, Wells..., mais plutôt d'un ensemble, d'un processus collectif. Je crois qu'on ne peut pas considérer qu'il y a une sorte de père fondateur. Verne offre l'exemple d'un écrivain qui, sur le plan de la conjecture, a toujours été relativement timide pour des raisons didactiques. On voulait instruire en amusant, sans risquer d'aller trop loin. Il n'y a pas de folle du logis chez Verne, c'est toujours un imaginaire qui est plus ou moins tenu en laisse.

Son imaginaire est positif ?

M. M. : Oui, au sens où il s'insère dans une dynamique générale nimbée de l'idéologie du progrès continu, irréversible ; malgré le pessimisme de sa fin de vie, la formation de Jules Verne est celle d'un homme qui a été jeune à l'époque d'immenses développements de la science et qui n'a jamais renoncé à inscrire celle-ci dans son projet littéraire. Je crois qu'il en est de son rapport à la SF comme de son prétendu statut de précurseur technologique : il s'agit dans les deux cas d'interprétations a posteriori, anachroniques ; le mythe de Verne géniteur légitime de la SF tend à conférer à un Français (et non à un Anglo-Saxon) la paternité d'un genre littéraire et prospectif qui n'existait pas en son temps. Ce sont en fait ses épigones qui ont amplifié, radicalisé ses concepts scientifiques et technologiques, fait aboutir ses virtualités, qui ont eu besoin de légitimer leur propre démarche science-fictionnelle par le renvoi à un père fondateur.

Ce producteur en amont de « voyages extraordinaires » et de romans scientifiques, a eu, en aval, surtout à travers sa vie posthume, une importante influence sur le genre naissant de la SF, moins par sa créativité littéraire et conjecturale autonome, que par une vertu d'ensemencement inhérente à son œuvre. On peut ici reprendre l'image du génie des éditions Larousse qui sème à tous les vents : Verne a semé à tous les vents de la conjecture, tout cela a germé, a suscité une postérité vernienne à la fois si ample et si indirecte qu'elle ne peut plus être précisément repérée.

En conclusion, à propos du thème qui nous occupe, il faut à mon sens se garder de surévaluer comme hier ou de sous-évaluer comme aujourd'hui la place du facteur science dans la créativité vernienne, en le remplaçant parfois par de fumeuses élaborations ésotériques. Ce contemporain de Hugo et de Michelet peut être considéré comme un romantique tardif, qui a su atteler son imaginaire au char de la grande force motrice du rêve et de la conjecture du XIXe siècle, la Science, pour dépasser les limitations du temps et de l'espace, et produire une œuvre qui nous concerne encore.

Dans l'article "**RHOMBOÈDRE**,, subst. masc."

A. – GÉOM. Parallélépipède dont les faces sont des losanges (d'apr. BOUVIER-GEORGE *Math.* 1979).

B. – CRISTALL. Cristal dont les six faces égales sont en forme de losange. *Le nom de tétradymite s'applique au groupement de quatre rhomboèdres, étudié par Haidinger* (LAPPARENT, *Minér.*, 1899, p. 594).

Prononc. et Orth.: [R ɔ̃ bɔ̃ ɛ̃ dʁ]. Att. ds Ac. dep. 1878. **Étymol. et Hist. a)** 1817 géom. (*Ann. chim. et phys.*, 2^e série, VII, p. 402); **b)** 1818 cristall. (BROCHANT DE VILLIERS ds *Dict. des sc. nat.*, Strasbourg, F.-G. Levrault, t. 11, p. 477: „Nous avons préféré, avec M. Weiss, la dénomination de **rhomboèdre** au lieu de celle de *rhomboïde* (qui a été d'abord adoptée par M. Haüy)`). Formé de *rhombo-* (*rhombe**) et de *-èdre**.

ZIRCON

MINÉR. Gemme naturelle transparente, de couleur variable, constituée par du silicate de zirconium, dont une variété rougeâtre (hyacinthe) est particulièrement estimée en joaillerie et dont les variétés incolores sont employées comme faux diamants. *Les zircons sont des substances vitreuses infusibles au chalumeau, mais perdant leurs couleurs au feu (...) ce sont les plus pesantes des pierres précieuses* (A. PERES, *Pierres et roches*, 1896, p. 41). [Tigri-Cohen] *frappait d'admiration ses petites camarades en leur montrant des pierres (...) les péridots, les calcédoines (...) et les ambitieux zircons* (COLETTE, *Gigi*, 1944, p. 145).

Dans l'article "**-ATE**,, suff."

Suff. utilisé en *chim.* et formateur de subst. masc.

I.– Sert à désigner les sels ou esters obtenus par l'action d'un acide en *-ique** (acide plus oxygéné que l'acide en *-eux** corresp.) sur une base (> sel) ou un alcool (> ester).

Rem. Aux acides en *-ique** correspondent les sels en *-ate*; aux acides en *-eux** correspondent les sels en *-ite**, aux hydracides (*-hydrique**) correspondent gén. des sels en *-ure**.

A.– Le rad. du mot dér. en *-ate* (*chlorate*) désigne le corps simple (autre que l'oxygène et l'hydrogène) qui entre dans la compos. de l'acide.

Rem. Ce rad. est qqf. précédé d'un préf. (ex. *per* dans [*per*]chlorate). Ainsi l'acide donne :

[**sur**]antimoniate < antimonique; -

[**sesqui**]arséniate < arsénique;-

[**méta-, ortho-, penta-, per-, tétra**]borate < borique;-
bromate < bromique;-

[**bi-, per**]carbonate < carbonique (non isolé);-

[**per**]chlorate < [per]chlorique;-

[**b**]chromate < chronique;-

cyanate < cyanique;-

ferrate < ferrique (non isolé);-

[**hyper**]iodate < iodique;-

manganate < manganique;-

nitrate ou **azotate** < nitrique;-

[**hypo-, méta-, para-, per-, sous-, super**]phosphate < [ortho]phosphorique;-

séléniate < sélénique;-

silicate < silicique;-

[**bi-, hypo-, per**]sulfate < sulfurique -

uranate « combinaison de l'oxyde uranique avec les bases » (*Lar.* 20^e);

thionate « nom générique des sels que les acides de la série thionique [gr. *théion* « soufre »] forment avec les bases » (LITTRE).

B.– Le rad. du mot dér. en *-ate* :

1. Désigne le corps composé qui sert à former l'acide (*lactate*) ou l'acide lui-même (*phénolate*). Ainsi l'acide donne :

[**par**]acétate < acétique (lat. *acetum* « vinaigre ») -

[**per**]benzoate < benzoïque (lat. médiév. *benzos* [BL.-W.⁵])-

butyrate < butyrique (lat. *butyrum* « beurre ») -

camphorate < camphorique -

lactate < lactique -

margarate < margarique (obtenu par synthèse-saponification du cyanure de cétyle)-

margaritate < margaritique (obtenu par distillation de l'huile de ricin) -

oléate < oléique (lat. *oleum* « huile ») -

phénolate ou **phénate** < phénique (ou phénol) « Sel alcalin ou éther-sel d'un phénol » (Lar. 20^e) phénolate de sodium, de benzyle; phénate de sodium, de benzyle

perphalate < phtalique (de naphthaline nom commun du naphthalène)-

stéarate < stéarique (gr. *stear* « graisse ») -

tartrate < tartrique -

tungstate < tungstique -

urate < urique -

2. Est lui-même un mot dér. :

cyanurate .« Sel produit par la combinaison de l'acide cyanurique avec une base » (LITTRE)

nitranilate .« Sel produit par la combinaison de l'acide nitranilique avec une base » (LITTRE)

3. Est un mot composé :

chlorosulfate, -

fluoborate (< acide fluoborique [LITTRE]),-

fluosilicate (< acide fluosilicique [*Ibid.*]),-

glycérophosphate (< acide glycérophosphorique [Lar. 20^e]),-

glycérosulfate (< acide glycérosulfurique [*Ibid.*]),-

hydrocarbonate, -

hydrochlorate ou **chlorhydrate** , cf. *supra chlorate*,

hydrophosphate, -

hydroséléniate, -

hydrosilicate, -

iodhydrate (< acide iodhydrique [LITTRE]),-

muriosulfate, -

phosphoglycérate (< acide phosphoglycérique [*Ibid.*]),-

pyrophosphate (< acide pyrophosphorique),-

sulfoantimoniate (< acide sulfoantimonique),-

sulfocarbonate, -

thiosulfate, -

tungstosilicate (acide tungstosilicique) -